

EN DETRESSE !

DEUXIÈME PARTIE

ROSEE DU MEURTRE

Cependant il le revit deux ou trois fois ; Lafistole tenait à conserver avec lui des relations nécessaires, puisque le bonhomme détenait le redoutable secret de la famille d'Hautefort.

Un jour Lafistole dit :

— Je vais voir ma fiancée à Orléans, et fixer avec sa famille la date définitive de notre mariage. J'espère, Barabas, que vous me ferez le plaisir d'y assister ?

— Oh ! monsieur Lafistole, fit le vieux clerc les larmes aux yeux, ce sera un bien grand honneur pour moi. Certainement j'irai. Je vais en parler à Mme Barabas, afin que, dès aujourd'hui, elle me prépare mes vêtements de noce.

Le lendemain, Lafistole partait en effet pour Orléans.

Il ne devait pas revenir.

Les journées se passèrent et Barabas n'avait plus de nouvelles de son ami, lorsqu'un matin, un clerc, qui lisait le journal, s'écria :

— Ah ! qu'est-ce que c'est ! En voilà bien d'une forte !

Les autres levèrent la tête et Barabas écouta comme tout le monde.

— Je vous le donne en cent mille à deviner ?

— Quoi donc ?

— Lafistole... Vous savez ! l'ancien caissier ?

— Eh bien ? que lui arrive-t-il ? Il se marie ? c'était prévu... il nous l'avait annoncé...

— Oui, dit Barabas, et même je vais à la noce.

— Ce n'est pas cela... Devinez toujours.

— Il vient d'hériter ?

— Ce n'est pas cela non plus.

— Il vient d'être élu député ?

— Non.

— Découré, alors ? De la Légion d'honneur ou du poireau ?

— Vous n'y êtes pas. Vous ne devinerez jamais.

— Eh bien, renseigne-nous au lieu de nous faire languir.

— Lafistole est mort.

Barabas se dressa, jetant sa plume qui retomba sur la feuille de papier timbré où elle fit une large tache d'encre.

— Mort ! dit-il d'une voix étranglée... mais je l'ai vu bien portant, gai, il y a deux ou trois jours...

— Mort assassiné, dans les bois de la forêt d'Orléans, dit le clerc qui continuait de lire le journal.

Et posant la feuille et imitant tout à coup Frédéric Lemaître dans *Robert Macaire*, il ajouta :

— Assassiné ! ce pauvre Lafistole ! il paraissait cependant jouir d'une parfaite santé...

Ce fut son oraison funèbre.

A l'exception de Barabas, les clercs ne l'aimaient pas.

Le journal dûit passer de main en main, chacun voulant prendre connaissance de l'article.

Barabas s'était assis et avait repris sa place.

Mais c'est en vain qu'il essaya d'écrire.

Sa main tremblante traçait sur le papier, au lieu des lettres élégantes, fermes et déliées dont il avait l'habitude, des caractères hiéroglyphiques, incompréhensibles, même pour lui.

Cent fois, dans cette matinée, il se répéta :

— Lafistole assassiné ! Est-ce possible ?

A midi, lorsqu'il sortit pour aller déjeuner rue des Acacias, il acheta des journaux à une marchande de la rue Fontaine et chercha des détails.

Mais les journaux avaient coupé un article d'une feuille d'Orléans et se répétaient tous.

Il fallait attendre au lendemain.

Il suivit l'enquête avec passion, lisant, ému, les détails des opérations douloureuses que l'on faisait subir à Lafistole.

La mort de son ami l'attrista profondément.

Qu'allait-il faire du dépôt sacré que lui avait confié le jeune homme ? Dans ses prévisions, dans ses recommandations, Lafistole n'avait pas compté sur cette mort foudroyante.

Il n'avait pas dit :

— Si je meurs, vous détruirez ces papiers.

Ou bien :

— Si je meurs, vous les rapporterez à la famille qui mes les a confiés.

Et cette famille, c'était celle-là même dont le chef était procureur à la cour d'appel d'Orléans ; et le juge qui instruisait l'affaire était celui que Lafistole considérait déjà comme son beau-père.

Les jours qui suivirent le meurtre s'écoulèrent pour Barabas au milieu de ces hésitations.

Il avait vu par les journaux, que le meurtre de Lafistole avait eu pour motif une querelle survenue entre le clerc et M. de Séverac.

Cela l'avait tranquilisé, car il s'était anxieusement demandé si les papiers qu'il possédait n'avaient pas été la cause secrète de ce crime.

Rue des Acacias, il avait informé sa femme du dépôt qui était confié à leur honneur et à leur discrétion.

Mme Barabas avait fait la grimace.

— Certainement, avait-elle dit, M. Lafistole était un jeune homme très aimable, mais en somme quels étaient ces papiers ? N'en cuirait-il pas à Barabas, quelque jour, de les avoir conservés ? En quoi consistaient-ils ? Quel était le secret renfermé dans ce coffret ?

Barabas, en honnête homme, s'en inquiétait peu, mais l'imagination de sa femme travaillait là-dessus.

Elle brûlait de savoir.

Vingt fois par jour, en l'absence de son mari, — et surtout depuis la mort de Lafistole, — elle ouvrait le tiroir d'une commode où, sous des hardes, était caché le dossier.

Elle prenait le coffret, le tournait, le retournait entre ses doigts, le flairait même, comme si elle avait cru qu'il renfermait quelque mystérieux parfum.

Puis elle le reposait, en soupirant.

Ah ! s'il n'avait pas été fermé à clé, depuis longtemps elle eût pris connaissance de ce qu'il contenait...

Le soir, lorsque Barabas rentrait pour dîner et avant qu'il ne repartît, son piston sous le bras, pour l'Élysée-Montmartre, elle lui en parlait quelquefois.

— Enfin, tu n'as pas l'intention de garder éternellement les papiers de Lafistole ?

— Est-ce qu'ils te gênent ?

— Non.

— Ils ne t'encombrent pas, je suppose, dans le coin où je les ai placés ? Alors pourquoi ne les garderais-je pas !

— Puisqu'ils ne nous appartiennent pas !

— J'ai juré de ne jamais m'en dessaisir... pour quelque motif que ce soit.

— C'est bon, n'en parlons plus.

Elle resta quelque temps sans en parler, en effet, mais elle n'avait pas renoncé au désir de savoir ce que ces papiers contenaient. Trouver une clé pour ouvrir le petit coffret, ce n'était pas difficile. Elle l'eût bientôt fait, un soir, après le départ du bonhomme.

Mais elle hésitait, quand même, devant ces papiers jaunés par le temps. Ce qu'elle faisait était mal. Elle le comprenait. Mais la curiosité fut la plus forte.

Elle lut.

Il lui fallut lire plusieurs fois le dossier Bastien avant de bien comprendre les événements dont il rendait compte, et surtout en quoi ces événements pouvaient intéresser la famille d'Hautefort.

Mais enfin elle comprit.

Et elle eut peur du secret redoutable qu'elle venait de voler.

Elle n'avait pas, la mère Barabas, la même honnêteté scrupuleuse que son mari.

Après s'être reproché, pendant quelque temps, la mauvaise action qu'elle avait commise, elle finit par s'y habituer.

Et de l'habitude, elle passa vite à la joie de se sentir maîtresse de ce secret et au désir de l'utiliser.

Comment ? Dans quel but ? Avec quel profit ?

Elle ne savait pas encore.

La mère Barabas avait un frère, plus jeune qu'elle d'une quinzaine d'années, et qui, après avoir été soldat, après un engagement, était entré à la Préfecture.

Il s'appelait Victor Leroy.

Il venait souvent rue des Acacias, quand son service le lui permettait, et il n'avait pas été sans y rencontrer Lafistole à différentes reprises.

La mère Barabas eut l'idée de se confier à lui.

Leroy était un homme de ressources.

Possesseur d'un pareil secret, il devait en tirer de l'or.

Elle lui écrivit en le priant de venir le plus tôt possible.

Elle fut deux jours à l'attendre.

Il vint, un soir, à l'heure du dîner. Il était libre.

— Que se passe-t-il ? Tu as besoin de moi ?

Elle se hâta de mettre un doigt sur sa bouche, en montrant Barabas qui rangeait son piston dans sa boîte.

Leroy comprit qu'il devait se taire jusqu'au départ du bonhomme. Il ne souffla mot pendant le repas.